

LES  
MARTYRS NÈGRES  
DE L'OUGANDA



ROME  
PROCURE DES MISSIONNAIRES D'AFRIQUE (PÈRES BLANCS)

---

1909



<http://www.liberius.net>

© Bibliothèque Saint Libère 2014.

Toute reproduction à but non lucratif est autorisée.



LÉS  
MARTYRS NÈGRES  
DE L'OUGANDA

---

**Imprimatur**

**Fr. Albertus LEPIDI O. P.**

*S. P. Ap. Mag.*

**Joseph CEPPETELLI, Patr. Constantinopolit.**

*Vicesg.*

*Romæ, die 8 junii 1909.*



---

*Dans les pages qui suivent s'il nous arrive d'employer les mots de martyr, confesseur de la foi, saint, nous déclarons les entendre dans le sens le plus large et ne vouloir en rien prévenir les décisions de la Sainte Eglise.*

---

LES  
MARTYRS NÈGRES  
DE L'OUGANDA

---

Au commencement de l'année 1878, le Saint-Siège confiait à la Société naissante des *Pères Blancs* le soin de porter la foi au centre de l'Afrique dans les régions encore peu connues des lacs Nyanza et Tanganyka.

Les missionnaires destinés au Nyanza arrivaient en 1879 dans l'Ouganda, où le roi Mtéça leur faisait le meilleur accueil. Dès qu'ils purent se faire comprendre dans la langue du pays, ils se virent entourés de catéchumènes très bien disposés et dont le nombre allait toujours croissant.

Cette affluence ne tarda pas à exciter la méfiance du roi, à tel point que, vers la fin de 1882, les missionnaires durent s'éloigner pour un temps de ses Etats. Deux ans après, son successeur Mouanga qui, jeune prince, s'était toujours montré leur ami, se hâta de les rappeler.

Ces bonnes dispositions hélas ! ne durèrent pas longtemps.

Une année ne s'était pas encore écoulée depuis le retour des missionnaires que le roi défendait à ses sujets de suivre la religion de Jésus-Christ. Tous les néophytes qui furent cités devant son tribunal confessèrent bravement la foi et, plutôt que de la renier, supportèrent avec un courage héroïque les plus horribles supplices.



En communiquant cette nouvelle aux fidèles du diocèse d'Alger, Son Eminence le Cardinal Lavigerie disait :

« L'histoire des persécutions passées ne nous offre rien de plus touchant ni de plus admirable, et dans la Lettre de Monseigneur Livinhac, que je vous envoie, vous trouverez l'écho fidèle des anciens jours de notre Afrique chrétienne.

« Je le dis à la gloire de Dieu qui seul, il y a dix-huit siècles, comme aujourd'hui, a soutenu et inspiré tous ces courages. Son esprit étant toujours le même, vous ne vous étonnerez pas si, sur les lèvres de ces pauvres Noirs ignorants, se retrouvent, au moment du combat, des paroles non moins sublimes que celles des martyrs de la Carthage romaine; si les néophytes de l'Ouganda vont chercher au milieu de la nuit, dans la réception des Sacraments, la grâce de constance intrépide que les martyrs du temps de Tertullien trouvaient, avant eux, dans des réunions semblables; et si, comme alors, les persécuteurs, ne pouvant expliquer autrement leur courage, l'attribuent au sortilège et à la magie.

« Vous ne vous étonnerez pas si la générosité des femmes égale celle des hommes; si la vieillesse, si l'âge mûr, si l'enfance se sont montrés également supérieurs à la crainte des supplices; si l'un des Grands de l'Ouganda, les mains, les pieds successivement tranchés par une rage impie, la chair enlevée par lanières et jetée devant lui sur des charbons ardents, a pu agoniser trois jours sans faire entendre une plainte, sinon à la fin, la plainte du Sauveur sur la croix : J'ai soif, *sitio* ! si une vingtaine de jeunes hommes, la plupart encore dans l'adolescence, à qui, en présence du bûcher, on a fait l'offre de la vie, s'ils voulaient renoncer « à la prière » (c'est le nom sous

lequel on désigne, dans l'Ouganda, notre religion sainte), ont répondu : « Nous prierons tant que nous vivrons » ; et si, brûlés ainsi vivants, à petit feu, ils ont continué jusqu'à la fin à réciter ensemble leurs prières au milieu des flammes, et à y braver ainsi leurs bourreaux. »

L'heure nous a semblé venue de faire auprès du Saint-Siège les démarches nécessaires pour l'introduction de la cause de ces généreux martyrs. Elles ont été favorablement accueillies et tout nous permet d'espérer qu'elles obtiendront le succès désiré.

Pour la prompte réalisation de cette espérance, nous comptons avant tout sur le secours de Dieu. Il nous paraît donc utile, afin d'exciter les âmes à prier à cette intention de faire connaître les détails de la glorieuse mort des premiers Nègres qui ont versé leur sang pour Jésus-Christ.

Ces détails sont contenus dans la Lettre à laquelle faisait allusion le Cardinal Lavignerie dans le passage que nous venons de citer. Nous ne saurions mieux faire que de la publier de nouveau ; mais, pour l'intelligence des événements racontés, nous ferons brièvement connaître le pays qui en a été le théâtre.

Voici ce qu'écrivait en 1882 un des premiers missionnaires de l'Ouganda :

\* \* \*

« Le royaume de l'Ouganda, ou pour parler comme les Indigènes, le Bouganda s'étend dans la zone équatoriale au nord et au nord-ouest du Victoria-Nyanza.

« L'aspect général de la contrée est des plus beaux : collines verdoyantes, frais vallons, plaines fertiles : partout la végétation luxuriante des régions tropicales avec ses hautes herbes et ses arbres gigantesques. Ça et là des

nappes d'eau, en partie couvertes de roseaux et de papyrus. C'est véritablement le séjour de l'éternel printemps et durant toute l'année, à côté des fruits mûrs, les fleurs étalent leurs vives couleurs et répandent les parfums les plus suaves.

« Le climat est loin d'être de feu comme dans le Sahara. La température, à peu près la même durant toute l'année, ne descend jamais la nuit au dessous de  $+ 13^{\circ}$  et le jour atteint rarement et ne dépasse jamais  $+ 33^{\circ}$  centigrades.

« La principale production est la banane qui constitue la nourriture ordinaire des indigènes ; aussi autour de chaque habitation, s'étend une grande bananeraie où le propriétaire puise toute l'année. On cultive en outre la patate, le manioc, une grande variété de légumineuses, ainsi que le café, la canne à sucre et le tabac.

« Le terrain étant fertile et les pluies fréquentes, ces cultures demandent peu de travail et sont l'œuvre exclusive des femmes. Les Baganda élèvent de grands troupeaux de chèvres et surtout de bœufs.

« Ils habitent de grandes cases à forme conique dans la construction desquelles n'entrent que des poteaux élancés dont on n'enlève pas même l'écorce, des roseaux, des liens de papyrus et de longues herbes pour la toiture qui se prolonge jusqu'à terre.

« Quand nous arrivâmes dans l'Ouganda, au commencement de 1879, le nombre des habitants était de près de trois millions, non compris les peuples tributaires.

« Le gouvernement est une monarchie absolue qui rend le roi ou *kabaka* maître de la terre et de tous ceux qui l'habitent. Le royaume se divise en provinces qui comprennent une série de subdivisions dont les chefs subor-

donnés les uns aux autres se rattachent au roi par le gouverneur de la province. Tous sont créés par le kabaka et dépouillés, quand bon lui semble, de leur charge et de leur grandeur.

« La hiérarchie gouvernementale se trouve ainsi parfaitement organisée et l'on peut dire en toute vérité que le despote tient dans ses mains les rênes du pouvoir.

« La royauté est héréditaire, mais parmi les enfants du roi, les Grands choisissent celui qui leur convient et, s'il y a désaccord — ce qui n'est pas rare — la question de succession devient une question de parti et c'est le plus fort qui impose le prince de son choix. Du reste, pour prévenir les troubles de ce genre, le roi, élu pacifiquement ou non, fait mettre à mort tous ses frères à l'exception de l'aîné auquel les lois interdisent l'accès du trône.

« Une telle organisation sociale répond bien au caractère guerrier des Baganda et rend faciles les levées en masse et les expéditions lointaines qui portent la désolation et la mort à deux ou trois cents kilomètres à la ronde et fait affluer dans l'Ouganda des milliers d'esclaves et d'innombrables troupeaux.

« La religion des Baganda est un assemblage de superstitions grossières et souvent ridicules. Ils admettent cependant un être souverain qu'ils désignent sous le nom de *Katonda* (Créateur), être pacifique et bienfaisant dont, par conséquent, on n'a pas trop à s'inquiéter. Bien différents sont les *loubaalé*, esprits plus ou moins malins qu'on doit apaiser par des offrandes ou des sacrifices.

« La croyance aux sortilèges est générale et les maladies aussi bien que la mort sont presque toujours imputées à quelques maléfices.

« La langue de l'Ouganda appartient à la grande fa-

mille des langues *bantou* (ce mot est le pluriel de *mountou*, homme) qui sont parlées d'une côte à l'autre presque partout depuis le deuxième degré de latitude nord jusqu'au Cap. Le dialecte des Baganda connu sous le nom de *louganda* est des plus riches. Assez compliqué pour l'accord, il a le grand avantage de n'avoir pas pour nous des difficultés sérieuses de prononciation. »

\*  
\* \*

Maintenant que, par ce qui précède, le pays et ses habitants sont suffisamment connus, laissons la parole au Vicaire apostolique du Nyanza faisant, dans une touchante lettre au Cardinal Lavignerie, le récit de la persécution qui produisit une si vive émotion dans toute l'Eglise catholique.

LOUIS BURTIN

PROCUREUR GÉNÉRAL DES PÈRES BLANCS

POSTULATEUR DE LA CAUSE

22, *via degli Artisti*, ROME.



# LETTRE

DE

MONSEIGNEUR LIVINHAC

A SON EMINENCE

LE CARDINAL LAVIGERIE



Dans ma dernière lettre, je vous parlais du retour des missionnaires dans l'Ouganda, et du bon accueil que leur fit le jeune roi Mouanga. Il disait hautement que Dieu, touché de nos prières et des prières de nos chrétiens, l'avait élevé sur le trône. Pour lui témoigner sa reconnaissance, il avait rompu courageusement avec les vieilles superstitions de ses pères. Il aimait à réciter le *Pater* et à l'apprendre à son entourage, encourageait ses sujets à se faire instruire et nommait aux charges les meilleurs de nos néophytes. Ces derniers lui donnèrent une preuve éclatante de leur fidélité. Quelques mois après la mort de Mtéga, les Grands du royaume voyant que le nouveau roi foulait aux pieds toutes les traditions du pays, et craignant qu'il ne leur imposât une religion qu'il favorisait de tout son pouvoir, tramèrent une conspiration contre lui. Dans une circonstance solennelle, à un signal convenu, ils devaient le percer de leurs lances, et proclamer roi son jeune frère. Trois de nos chrétiens ayant découvert le complot, avertirent secrète-

ment Mouanga et lui dirent qu'il pouvait compter sur eux, sur tous les chrétiens et sur les hommes qui dépendaient d'eux, ce qui lui assurait deux mille hommes bien armés.

Cependant le roi fait appeler le katikiro, (premier ministre), qui était à la tête de la conspiration, et lui déclare qu'il connaît tout. Celui-ci se met à pleurer comme un enfant, protestant de sa fidélité. Mouanga lui pardonne, ainsi qu'à tous les autres conspirateurs.

A partir de ce moment la haine que le ministre avait vouée aux chrétiens devint irréconciliable. Il résolut de les perdre tous, en commençant par les plus influents. C'était pour lui une question de vie ou de mort, car le roi avait déclaré qu'il donnerait sa charge à Joseph Mkasa, connu de tous comme fervent chrétien, et qu'il ferait d'André Kagoua, son général en chef. Aussi ne négligeait-il rien pour représenter au roi les chrétiens comme des hommes dangereux, qui lui seraient fidèles tant qu'ils seraient en petit nombre, mais qui, une fois les plus forts, le renverseraient pour mettre un des leurs à sa place.

Ici, comme partout, il reste quelque chose des mensonges même les plus absurdes ; on pourrait dire surtout des plus absurdes.

Sans se tourner ouvertement contre les chrétiens, Mouanga commença à concevoir quelques sentiments de défiance à leur égard, et mit de côté le peu qu'il pratiquait d'une religion qui condamne la cruauté, l'injustice et la polygamie, apanage de la royauté dans l'Ouganda. Il laissa cependant encore à ses sujets la liberté de se faire instruire et se montra, en public comme en

particulier, l'ami des missionnaires catholiques qu'on désignait dans le pays sous le nom de *baganzi ba kabaka*, les chéris du roi. En quelques mois deux cent quarante-quatre catéchumènes des plus instruits reçurent le baptême. Sept à huit cents autres fréquentaient nos catéchismes avec cette ardeur persévérante que nous n'avons rencontrée que parmi les Baganda.

Les choses en étaient là, quand la nouvelle de la conquête d'une partie de l'Afrique équatoriale par les Allemands, parvint aux oreilles du roi. Dans ce pays tous les Blancs sont plus ou moins solidaires. Peut-être avec toutes nos bonnes paroles, n'étions-nous que des espions venus pour préparer les voies aux conquérants. Tandis que les sages se posaient cette question, arriva la nouvelle de l'apparition d'un Blanc, suivi d'une forte escorte, dans l'Oussoga, se dirigeant vers l'Ouganda. D'après je ne sais quelle prophétie, les Baganda sont persuadés que c'est par cette route que viendront les conquérants. Aussi l'alarme fut-elle générale. Le voyageur en question était l'évêque anglican Hannington. Mouanga ne trouva qu'un moyen de conjurer le prétendu péril, ce fut d'envoyer à l'armée qui faisait en ce moment la guerre dans l'Oussoga l'ordre de tuer le Blanc et toute sa suite.

Joseph Mkasa, conseiller intime du roi, fit son possible pour lui faire comprendre qu'il n'avait rien à craindre de cet étranger; que s'il ne voulait pas de lui dans son royaume, il n'avait qu'à lui en refuser l'entrée sans tremper ses mains dans le sang. Le Père



Lourdel unit ses instances à celles de Joseph, et obtint même du roi la promesse formelle d'envoyer un exprès pour donner contre-ordre ; mais soit que cet exprès n'eût pas été envoyé, soit qu'il arrivât trop tard, le malheureux Hannington fut massacré avec ses hommes, et les démarches de Joseph et du P. Lourdel, inspirées par la charité la plus pure, servirent de prétexte à nos adversaires, pour tâcher de persuader à Mouanga, que tous ceux qui priaient étaient ses plus mortels ennemis. Le katikiro, qui avait voué à Joseph une haine implacable, profita de ces malheureuses circonstances pour demander sa mort. Le roi appréciait les immenses services que lui rendait Joseph ; il connaissait sa rare prudence et admirait son dévouement ; aussi repoussa-t-il d'abord la proposition du ministre. Mais celui-ci revint à la charge. Il représenta Joseph comme un des plus attachés à notre sainte religion, partant, comme un ennemi dont on avait tout à craindre ; Mouanga finit par céder.

Joseph était aimé de tout le monde. Sa charge le mettait en rapports continuels avec le roi. Loin d'en profiter, comme ses prédécesseurs, pour nuire aux uns et aux autres, il s'efforçait de leur être utile, et plus d'un a dû à sa réserve, ou à une parole dite à propos, de n'avoir pas perdu sa place, sinon la vie. Mkadjanga lui-même, le plus terrible des bourreaux du roi, l'avait en affection. Aussi voulut-il retarder l'exécution, espérant que Mouanga reviendrait sur la sentence de mort que lui avait arrachée le ministre. Mais ce dernier qui craignait aussi que le roi, sa colère une fois passée, ne révoquât un tel ordre, commanda au bourreau

de tuer à l'instant le condamné. Arrivé sur le lieu du supplice, Joseph qui n'avait rien perdu de son calme habituel, se tournant vers le bourreau lui dit : « Tu diras de ma part à Mouanga, qu'il m'a condamné injustement, mais que je lui pardonne de bon cœur. Tu ajouteras que je lui conseille fort de se repentir, car, s'il ne se repent, il aura à *plaider* avec moi au tribunal de Dieu. »

Mkadjanga lui promit de faire la commission, et lui trancha la tête. Son corps fut ensuite livré aux flammes.

Les dernières paroles de Joseph furent rapportées au roi. D'abord il affecta d'en rire, mais elles firent bientôt sur lui une impression profonde. Pour mettre Joseph dans l'impossibilité de l'attaquer au tribunal de Dieu, il fit tuer un autre Mouganda, et ordonna de mêler avec le plus grand soin les cendres des deux victimes : « Comment pourra-t-il plaider maintenant ? disait-il d'un air triomphant. »

Avec Joseph furent tués deux ou trois pages de la cour, coupables, comme lui, de pratiquer la religion de Jésus-Christ.

En même temps le roi déclarait qu'il exterminerait tous les chrétiens de son royaume, et qu'il mettrait à mort ou chasserait les missionnaires. Durant plusieurs semaines nos confrères s'attendirent d'un moment à l'autre à consommer leur sacrifice, et à voir disparaître la chrétienté naissante dans des flots de sang ; mais pour cette fois Mouanga se contenta de menacer et d'emprisonner. Peu à peu un calme relatif succéda à ce premier orage, et nos confrères purent continuer

d'instruire leurs néophytes et catéchumènes, dont l'ardeur, loin de se ralentir à la vue du supplice de Joseph, n'avait fait que s'accroître.

De leur côté, les ennemis du nom chrétien ne négligeaient aucune occasion pour exciter le roi contre eux. Depuis qu'il avait fait tuer Joseph, il écoutait avec plaisir les calomnies les plus ridicules, avait l'air de les croire et affectait un grand mépris pour la religion et ceux qui la pratiquent. « J'en finirai avec eux, disait-il à ses intimes, je les ferai massacrer tous. Ces chrétiens obtiennent de Dieu tout ce qu'ils veulent. Autrefois ils me regardaient comme leur ami, ils priaient pour moi, et Dieu écartait de moi les périls. Maintenant ils vont conjurer Dieu de me renverser. Il faut à tout prix que je me débarrasse de ces scélérats ! »

Nos confrères, mis au courant de ce qui se disait à la cour, par ceux de nos néophytes qui se trouvaient tous les jours près du roi, s'attendaient à un nouvel orage. Il ne fallait plus qu'une étincelle pour rallumer l'incendie. Voici d'où elle partit.

Clara Nalmasi, fille du roi Mtéça, convertie depuis quelques mois à notre sainte religion, avait été préposée à la garde du tombeau d'un des anciens rois de l'Ouganda. Elle ne put supporter toutes les superstitions et tous les sortilèges qui s'y faisaient, et commença par brûler les amulettes, rassemblées là en très grand nombre et par chasser les sorciers qui prétendaient être possédés des *mizimou* (âmes des morts) ou des *loubaalé* (divinités). Après ces préliminaires, qui scandalisèrent fort les païens, elle se porta, le 22 mai, à un acte atroce à leurs yeux et qui fit crier

au sacrilège. Elle mit en pièces, et jeta dans un trou une amulette grossière, que les princes et les princesses conservent avec le plus religieux respect, et qui, après leur mort, est l'objet d'un culte ridicule et souvent barbare. On croit que l'âme du défunt y réside, et il n'est pas rare qu'elle demande des sacrifices humains, qui ne lui sont jamais refusés. Pour prévenir le mal qui pourrait se faire après sa mort, à l'occasion de cette amulette, Clara ne trouva rien de plus simple que de la traiter comme j'ai dit plus haut. Je dois ajouter qu'elle ne consulta pas les missionnaires, et que toute la faute, si faute il y a, ou tout le mérite de l'acte lui appartient.

La nouvelle d'un sacrilège, jusque là inoui, ne tarda pas à se répandre, et, comme on le pense bien, il fut attribué à la religion qu'avait embrassée Nalmasi, et à ceux qui lui avaient enseigné la religion, c'est-à-dire aux missionnaires et à Joseph Kadou, son mari. D'après l'opinion générale, les génies irrités de cette profanation se vengeraient par quelque calamité publique; on parla donc de les apaiser en brûlant Nalmasi et son époux et en tombant sur tous les chrétiens.

Quelques jours après, Mouanga, se promenant le soir dans sa capitale, surprit un jeune chrétien, de ses pages, Denys Sebougoua, instruisant un de ses compagnons.

— Que fais-tu là ? lui demanda le roi.

— J'enseigne le catéchisme, répond Denys.

Déjà exaspéré par le crime de Nalmasi, Mouanga entre en fureur.

— Attends, lui dit-il, je vais te guérir de ton insolence.

En même temps il le perce de sa lance. Le pauvre enfant s'affaisse et tombe baigné dans son sang. L'imolation de cette innocente victime fut le signal de la persécution.

Le roi fit appeler le katikiro en pleine nuit et lui déclara qu'il voulait un massacre général de tous ceux qui priaient. Les portes de la résidence royale furent donc fermées à l'instant et ordre fut donné aux portiers de ne laisser sortir personne. Un de nos chrétiens informé de ce qui venait de se passer et de ce qui se préparait, courut prévenir les missionnaires au milieu de la nuit. Le P. Lourdel résolut d'aller, dès la pointe du jour, trouver Mouanga et lui demander grâce pour les chrétiens. Voici ce qu'il dit de cette visite à la cour, dans son Journal à la date du 26 mai :

« Malgré la pluie qui tombe et transforme les chemins en bourbiers, je me dirige vers Mounyounyou, résidence actuelle de Mouanga, située à trois heures de marche de Sainte-Marie de Roubaga, notre résidence.

« En route je rencontre quelques néophytes qui m'annoncent l'arrestation d'Honorât, successeur de Joseph Mkasa.

« Bientôt j'aperçois des bandes d'hommes armés de fusils, de lances, de boucliers qui arrivent au pas de course. On m'apprend que ces bandes de pillards viennent d'être lancées sur les principaux centres chrétiens pour les ravager et enchaîner les chefs. J'arriverai trop tard, me dis-je, pour conjurer l'orage.

« Je poursuis cependant mon chemin, le cœur plein

de tristesse. Que va-t-il m'arriver à moi-même ? Je ne puis le prévoir et me recommande à Dieu, lui faisant le sacrifice de ma vie.

« Me voici à la résidence royale. Tout est calme, mais c'est un calme de mort. Les quelques personnes que je rencontre me regardent avec étonnement et semblent dire : « Oser venir se présenter devant le kaba-ka (le roi) en pareil jour, quelle audace ! » M'efforçant de cacher mon émotion, je gravis d'un pas assuré la pente qui conduit à la case d'attente, où se tient le premier ministre. Je salue comme d'habitude et me dirige vers les cours intérieures voisines de la case du roi, dans lesquelles, à mon grand étonnement, on me laisse pénétrer sans la moindre difficulté.

« Mon étonnement est à son comble, quand je vois nos chrétiens, libres, aller tranquillement de côté et d'autre, comme si rien d'extraordinaire ne s'était passé. Tout ce qu'on m'a raconté est-il donc une fable ? ou suis-je le jouet d'un rêve ? Hélas ! non. Le bon Dieu a seulement voulu me réserver la triste consolation de voir, de mes propres yeux, enchaîner mes chers enfants et de leur dire, du regard, un dernier adieu, au moment où ils vont livrer leur suprême combat sur cette terre d'exil. Bientôt, en effet, je vois chaque chef de groupe réunir ses gens près de la porte de la cour dans laquelle se trouve la case royale. Plusieurs rient, quelques-uns ont l'air un peu intimidés, tandis que d'autres répondent fièrement à leurs amis païens, qui leur disent :

— Vous auriez dû vous sauver !

— Nous sauver !... et pourquoi ?

« Charles Louanga, le chef du groupe de pages où nous comptons le plus de néophytes, est appelé le premier avec sa bande. Ils sont accueillis par des huées, que domine la voix tonnante du roi. Il leur fait les reproches les plus amers sur leur religion, puis leur dit :

— Que ceux qui prient se rangent de ce côté.

« Aussitôt Charles Louanga et Kizito, jeune catéchumène d'une fermeté de caractère tout à fait rare à son âge, se dirigent vers l'endroit désigné. Tous les chrétiens de son groupe suivent aussitôt leur exemple. Charles et Kizito étaient convenus, pour s'encourager mutuellement et ne pas faiblir au moment décisif, de se tenir par la main.

« A un signe du roi, les bourreaux se jettent sur ces courageux confesseurs de la foi, les enlacent dans leurs grosses cordes et les tirent brutalement en dehors de la cour.

« L'héroïque troupe s'arrête à quelques pas de moi. On a lié ensemble les jeunes gens de dix-huit à vingt-cinq ans. Les enfants forment un autre faisceau. Ils sont tellement serrés qu'ils ne peuvent marcher qu'à petits pas et en se heurtant les uns contre les autres. Je vois Kizito rire d'une position si bizarre, le visage aussi serein que s'il eût joué avec ses camarades. Kizito est fils d'un des plus grands seigneurs du royaume. Plusieurs de ses frères ont depuis longtemps embrassé notre sainte religion et la pratiquent avec un courage admirable. Kizito est digne de ses aînés. Depuis longtemps il m'importunait pour recevoir le baptême, me disant que Mouanga ne tarderait pas à

le tuer. Il lui est arrivé de passer la nuit dans notre case, déclarant qu'il ne partirait pas avant que je n'eusse fixé l'heureux jour où il lui serait donné de devenir enfant de Dieu. Je me rappelle avoir été obligé, une fois, pour me débarrasser de ses importunités, de le prendre entre mes bras et de le faire passer par la fenêtre. Enfin, le voyant si ardent, si bien disposé, je lui avais promis dernièrement de le baptiser dans un mois. Comme moyen d'obtenir facilement la permission de s'absenter de la cour, durant quelques jours, et pouvoir ainsi se préparer tranquillement à recevoir le saint baptême, je devais lui donner un vomitif, qui ferait croire à une maladie et lui vaudrait un congé de guérison. Mais le bon Dieu avait décidé que cette âme d'élite serait régénérée dans son propre sang. <sup>1</sup>

« Charles Louanga sorti avec sa troupe, on introduit devant le roi le groupe des pages désignés sous le nom de *bagalagala*. Nous ne comptons parmi eux qu'un petit nombre de néophytes et de catéchumènes. Ils se montrent fermes comme les premiers, et comme eux sont enchaînés par les bourreaux. Les bagalagala païens font retentir l'air de leurs cris de joie, remerciant Sa Majesté de vouloir bien leur pardonner le crime de *prier*. Ils ne l'ont jamais commis, il est vrai, mais ici, on est si souvent condamné à tort qu'on regarde comme une grande faveur, quand on a été soupçonné d'une faute, de s'en tirer sans y perdre sinon la vie, tout au moins les oreilles ou les yeux.

---

<sup>1</sup> On a su plus tard que ce jeune page avait été baptisé dans la prison, la veille de son martyre.



« En passant devant moi, les chrétiens me saluent du regard, tandis que je prie Celui qui est la force des martyrs de répandre dans le cœur de ces jeunes athlètes les grâces de choix nécessaires, même aux saints, pour persévérer dans la confession de la foi au milieu des tourments.

« Cependant l'émotion me domine, et, sentant mes forces défaillir, je m'appuie contre une palissade de roseaux, priant la Mère des douleurs, qui eut la force de se tenir debout au pied de la croix, de me venir en aide. Comme elle, je suis impuissant à réprimer la rage des bourreaux que je vois entraîner brutalement leurs victimes. Il ne m'est même pas permis d'adresser à ces chers enfants une dernière exhortation et je dois me contenter de considérer leurs visages, sur lesquels se peignent à la fois une douce résignation, une sainte joie et un mâle courage.

« Malgré la tristesse qui déborde de mon cœur, je rends gloire à Dieu et le remercie de l'honneur qu'il fait à la Mission de l'Ouganda, en daignant choisir ces enfants pour premiers témoins de la foi parmi les Nègres.

« Après les employés de la cour, un jeune soldat, Jacques Bouzabaliao, est mandé devant le roi. Ce jeune néophyte était remarquable par sa naïve simplicité et par le zèle qu'il mettait à instruire les enfants de la capitale. Mouanga l'avait déjà menacé de mort s'il ne cessait de parler de religion. Mais ces menaces ne l'avaient point intimidé et il continuait avec la même ardeur son apostolat. Le roi lui reprochait aussi d'avoir essayé de l'instruire et de le convertir : autant

de crimes qui devaient en faire une des premières victimes.

« A peine le roi l'a-t-il fait appeler qu'il se dirige en courant vers la case royale.

— C'est toi, lui dit Mouanga, qui es le chef des chrétiens du Kigoa? <sup>1</sup>

— Je suis chrétien, il est vrai, répond Jacques, mais le titre de chef, que tu me donnes, ne m'appartient pas.

— Ce jeune homme, répond le roi, veut faire le grand; à le voir on le prendrait pour le Mkouenda (grand seigneur du pays).

— Merci beaucoup, répond en plaisantant Bouzabaliao, de la grande seigneurie que tu me donnes...

— C'est celui-là, ajoute le roi, qui a voulu autrefois me faire embrasser la religion!... Bourreaux, enlevez-le, et tuez-le bien vite. C'est par lui que je veux commencer.

— Adieu! dit alors le jeune homme sans s'émouvoir; je m'en vais là-haut, au paradis, prier Dieu pour toi.

« Un immense éclat de rire accueille ces paroles, incompréhensibles pour de pauvres païens : « Il faut,

---

<sup>1</sup> Au début de son règne, Mouanga pour témoigner aux chrétiens sa bienveillance avait créé une seigneurie spéciale où ils pourraient pratiquer leur religion en toute liberté et lui avait donné le nom de *Ki-go*a. Dans son esprit *Goa* signifiait chrétiens, les Arabes de la côte lui ayant souvent parlé des Goanais catholiques de Zanzibar. André en avait été nommé chef ou *mou-go*a. Les *Ba-go*a étaient ses hommes.

disent-ils, que ces chrétiens aient perdu la raison pour parler ainsi.

« Jacques passe devant moi, la corde au cou, conduit par le bourreau qui va l'exécuter. Je lève la main pour lui donner une dernière absolution. Il me répond en élevant ses mains enchaînées, pour me montrer le ciel et m'y donner rendez-vous. Il est souriant, comme s'il allait à une fête, et semble me dire : « Père, pourquoi t'attrister ? C'est peu de chose que cela ; je m'y préparais depuis longtemps. »

« J'attends durant plusieurs longues heures la faveur de voir le roi. Elle ne m'est pas accordée. Craignant que, dans un accès de colère, Mouanga ne fasse piller notre maison et massacrer nos orphelins, je reprends le chemin de Sainte-Marie de Roubaga. Espérant avoir quelques renseignements touchant les desseins de Sa Majesté, j'accompagne le ministre, qui, lui aussi, quitte la cour pour rentrer dans sa demeure. Le katikiro se montre d'une politesse exagérée, sans me faire la moindre révélation. En me quittant, il me lance en guise d'adieu cette raillerie odieuse : « Les hommes de Dieu savent tout, mais ils n'avaient pas prévu le coup d'aujourd'hui. » Je ne lui réponds pas, et m'éloigne tristement faisant toutes sortes de conjectures sur l'avenir.

« Le soleil est de feu ; une soif brûlante me dévore, allumée par les tristes scènes dont je viens d'être témoin. On assure que la soif est une des plus grandes souffrances, des suppliciés et que l'une de leurs dernières paroles est presque toujours : « J'ai soif ». Les bourreaux si impitoyables de l'Ouganda se mon-

trent généralement sensibles à cette prière de leurs victimes et leur offrent de l'eau ou du vin de bananes. Actuellement, personne sur la route n'oserait m'en donner par crainte de se compromettre.

« Je passe devant la case de l'armurier Mathieu Kisoulé, rendez-vous habituel de nos néophytes. J'aimais à m'y reposer quelques instants en revenant de la Cour, et l'on se faisait un plaisir de m'y offrir quelques rafraîchissements. Aujourd'hui elle est déserte et silencieuse comme la mort.

« A quelques pas de là, ayant rencontré une petite source, je me penche pour boire, quand j'entends une voix connue qui me dit : « Le cadavre d'une des victimes de la nuit a été traîné dans cette eau. » Je me relève saisi d'horreur.

« Je trouve enfin une eau limpide où je puis me désaltérer. Volontiers, je me reposerais quelques instants sous les grands arbres qui l'ombragent, mais j'ai hâte de savoir ce qui se passe à la Mission et je continue ma course.

« Après une heure de marche, j'aperçois Adolphe Nantinda parti, il y a près de deux mois, à la tête d'une flottille, pour aller chercher Monseigneur Livinhac dans l'Oukoumbi. Il me remet une lettre dans laquelle Sa Grandeur m'annonce son heureuse arrivée dans l'Ouganda en compagnie du P. Denoit. Notre Vicaire apostolique me dit que ce qu'il a appris des méfiances du roi l'a déterminé à faire son entrée le plus simplement possible ; aussi ne veut-il aucune démonstration, ni de la part des missionnaires, ni de la part des catéchumènes et des néophytes. Il sera

facile de le satisfaire sur ce point : nous sommes dans les larmes, et notre troupeau est déchiré par la dent cruelle des loups !

« Quoique harassé de fatigue, je dois revenir sur mes pas et accompagner Adolphe à Mounyounyou pour prévenir Mouanga. En approchant de la résidence royale, Adolphe tire, selon l'usage, un coup de fusil pour s'annoncer. Immédiatement nombre de portiers effarés arrivent au pas de course, demandant de la part du roi, qui a tiré. Le pauvre monarque craint d'être attaqué par les chrétiens qui lui ont cependant donné tant de preuves du dévouement le plus pur !

« Après quelques instants d'attente, nous sommes introduits devant Mouanga. Mon air triste et abattu paraît d'abord le gêner ; mais il se remet bientôt et prend les plus minutieuses informations sur les bagages apportés par nos confrères. Adolphe reçoit ensuite l'ordre de se rendre au port de Ntébé, où ils se trouvent, et de les amener par le lac jusqu'au port de Mtongo, distant de trois lieues seulement de notre résidence et où aucun étranger ne peut aborder sans une permission spéciale du roi. Par cette faveur, peut-être le monarque espère-t-il nous faire oublier les douloureux événements de la journée.

« Après le départ d'Adolphe, je m'approche de Mouanga et lui représente, les larmes aux yeux, le tort qu'il se fait à lui-même en immolant ses meilleurs serviteurs ; mais tout ce que je lui dis paraît ne faire sur lui aucune impression ; il en rit. « Je ne veux plus que mes sujets prient, dit-il ; je suis le roi, et çè

n'est pas donné à tout le monde ; je suis maître chez moi et je prétends que personne ne me résiste. »

« Sans me rebuter, j'intercède encore pour nos chers chrétiens, m'efforçant de faire comprendre à Mouanga que tout ce qu'on dit contre eux n'est que pure calomnie.

— Tous ne mourront pas, me dit-il enfin avec un grand éclat de rire, j'en épargnerai quelques-uns.

« Je n'en puis obtenir davantage et me retire après lui avoir demandé des hommes pour transporter les bagages de nos confrères, de Mtongo à Sainte-Marie de Roubaga.

« En route, je rencontre le vieux portier Lousaka, honnête païen, notre ami, père de trois de nos néophytes. Lui, si gai habituellement, m'aborde les yeux pleins de larmes : « Mes trois fils sont enchaînés, me dit-il, quelle cruauté ! quel mal ont-ils donc fait ? Ils n'ont ni volé, ni insulté le kabaka. On leur reproche de prier ; mais prier est-ce un crime ? » Le pauvre vieillard me serre les mains, et me témoigne sa douleur d'une manière si affectueuse que j'en suis profondément touché ; d'autant plus que, sur mon chemin, j'ai essuyé plus d'un regard hostile et menaçant, de la part des parents des victimes, qui voient en moi la cause de leur malheur. En m'apercevant, une femme s'est écriée : « Oh ! que ne suis-je homme ! Je percerais de ma lance ce Blanc qui a instruit nos fils et les a ainsi fait périr ! » De petits enfants, à ma vue, se sauvent à toutes jambes. Pauvres aveugles ! S'ils pouvaient comprendre combien nous les aimons ! S'ils savaient tout le bien que nous leur voulons, les sacrifices que nous

avons faits pour nous arracher à notre famille et à notre patrie, et venir jusqu'à eux !... Mais il est écrit que le disciple ne doit pas être mieux traité que le Maître, et que, comme notre divin Sauveur, nous devons être un objet de méfiance et de haine : *Odio eritis omnibus propter nomen meum.*

« Je croise plusieurs bandes de pillards chargés des dépouilles de nos chrétiens, dont ils viennent de saccager les villages, et j'arrive épuisé de fatigue à Sainte-Marie de Roubaga.

« Dans la nuit, nombre de néophytes accourent chercher auprès de nous quelques consolations, et nous donnent les détails qu'ils ont pu recueillir sur le pillage des centres chrétiens.

« Ils nous apprennent que quelques néophytes et catéchumènes de la cour sont encore libres. Le roi ayant besoin de leurs services les épargnera tant qu'il n'aura personne pour les remplacer. » <sup>1</sup>

Le Père Lourdel avait à peine quitté la résidence royale qu'on arrêtait le plus influent de nos néophytes, André Kagoua. Ce chef avait montré pour Mouanga un dévouement à toute épreuve. Il était un des trois qui découvrirent la conspiration tramée contre lui par le ministre et d'autres Grands du royaume. Intelligent, intrépide, affable, prêt à rendre service à tout le monde, il avait su se concilier l'estime et

---

<sup>1</sup> Nous renvoyons à l'intéressante *Vie du Père Lourdel* les personnes qui désireraient connaître non seulement la persécution dont nous faisons le récit mais l'histoire des premières années de la Mission de l'Ouganda. (En vente à l'Imprimerie des Missionnaires d'Afrique ; Maison-Carrée, Alger.)

l'affection de tous les gens de bien. Le roi lui-même l'appelait son meilleur ami et voulait, comme je l'ai dit plus haut, en faire le général en chef de son armée. Actuellement il commandait à plusieurs centaines de soldats. Mouanga ne le laissait guère s'éloigner de la capitale, sachant bien qu'il se ferait tuer pour le défendre, en cas d'insurrection. Dans ses chasses, dans ses promenades sur le Nyanza, André était toujours à ses côtés.

La mort de Joseph, son ami intime, tout en l'attristant profondément ne lui avait arraché aucune plainte. Il s'était contenté de pleurer en silence, servant son maître avec la même fidélité, persuadé que bientôt il partagerait le sort de son ami. Son zèle était connu de tout le monde. On savait qu'il avait converti sa femme et groupé autour de lui plus de cent cinquante néophytes ou catéchumènes, qui l'aimaient comme leur père. Le premier ministre lui reprochait même le crime d'avoir converti deux de ses enfants. Aussi, dès qu'il vit le roi résolu à massacrer les chrétiens, s'empressait-il de lui dénoncer André comme le plus dangereux de tous. Mouanga hésita d'abord à sacrifier celui qu'il regardait comme le plus fidèle de ses amis ; mais le ministre le lui dépeignit sous des couleurs si noires qu'il finit, de guerre lasse, par lui permettre un jour d'en faire ce qu'il voudrait. Craignant que le roi ne revînt sur la sentence qu'il venait de lui arracher, le cruel ministre fit appeler en toute hâte Mkadjanga, le plus terrible et le plus expéditif des bourreaux.

André est garrotté et conduit au tribunal du ministre. L'interrogatoire commence,



— Est-ce toi qui es le seigneur des *Bagoa* ?

— Tu ne me reconnais donc pas ?... Tu m'as cependant vu bien des fois, et en particulier quand je suis venu avec mes gens te remercier, lors de ma promotion au grade de Mougoua.

— Tu as instruit mes enfants de la religion.

— C'est vrai, je les ai instruits.

— Joseph Mkasa, victime de la première persécution, t'a donné avant de mourir un fusil pour tuer le roi.

— Si j'avais eu de mauvais desseins, ce fusil m'était-il nécessaire pour les accomplir ? Les nombreux fusils que j'ai de Mouanga lui-même, ne sont-ils pas aussi bons que celui que j'ai reçu de Mkasa ? Toi-même tu as reçu beaucoup de fusils de Mtéça ; te les a-t-il donnés pour tuer son successeur ?

— Qu'on l'emmène et qu'on le tue.

Et s'adressant à Mkadjanga le ministre ajoute :

— Tue-le à l'instant, je ne mangerai pas que tu ne m'aies apporté sa main coupée, comme preuve de sa mort.

Généralement les bourreaux gardent les condamnés plusieurs jours et les soumettent à d'horribles tortures, promettant de les adoucir, s'ils leur donnent esclaves, bœufs, chèvres, cauris (1), etc... C'est seulement lorsqu'ils n'espèrent plus rien obtenir de ces malheureux ou de leurs amis, qu'ils leur donnent le coup de grâce. Les condamnés sont ainsi une bonne fortune pour les bourreaux ; aussi ces derniers remer-

---

<sup>1</sup> Les cauris sont des coquillages qui servaient autrefois de monnaie depuis la Côte jusqu'à l'Ouganda,

cient-ils chaleureusement le roi toutes les fois qu'il leur en livre quelqu'un, surtout s'il est riche.

Mkadjanga, qui tremble devant le ministre, comme probablement le ministre tremblera quelque jour devant lui, se garde bien de réserver André, quoiqu'il eût pu se promettre d'en obtenir beaucoup, car il était riche et avait de nombreux amis.

André, de son côté, craignant que Mkadjanga qui lui témoignait quelque compassion ne retardât l'heureux moment de son triomphe, lui dit :

« Hâte-toi d'accomplir les ordres que tu viens de recevoir. Quand le maître te dit qu'il a faim et t'ordonne de lui tuer une chèvre grasse, tu te presses, afin de pouvoir lui servir à manger au plus tôt. Tue-moi donc vite, pour t'épargner les reproches du ministre. Tu lui porteras ma main, puisqu'il ne peut manger avant de l'avoir vue. »

Les bourreaux conduisirent André dans une cour à quelques pas de là et lui tranchèrent la tête ; puis, lui ayant coupé la main, ils allèrent en toute hâte la présenter au ministre.

Nous n'avons pu savoir encore où avait été jeté le corps du martyr.

En apprenant notre arrivée dans des circonstances si peu faites pour gagner nos sympathies, Mouanga et son premier ministre crurent prudent de nous empêcher de communiquer avec nos confrères : cinq Blancs dans une maison, c'est presque une armée, capable de conquérir l'Ouganda tout entier ! Dans leur sagesse, ils décidèrent donc de nous assigner pour demeure quelques misérables cases, situées à deux

heures de marche de Sainte-Marie de Roubaga, où nous serions gardés comme des prisonniers.

Heureusement, le P. Lourdel, prévenu secrètement par des chrétiens de la cour vint au devant de nous et nous fit connaître ce qui avait été arrêté à notre sujet. Il fut décidé que le P. Denoit et moi, prendrions à l'instant le chemin de Sainte-Marie, le P. Lourdel restant pour garder, puis faire transporter nos bagages. Une pluie battante, que nous eûmes à essuyer durant toute la route, éloigna de nous les indiscrets. Parfois cependant, quelques néophytes avertis de notre passage sortaient des retraites, où ils se tenaient cachés, pour venir nous saluer. Ce n'est pas sans une vive émotion que je bénis ces chers enfants, qui, depuis leur conversion, nous ont donné tant de preuves de la plus filiale affection et de l'attachement le plus inviolable à cette foi que nous leur avons prêchée, et que, demain peut-être, ils scelleront de leur sang.

Nous arrivons après trois heures d'une marche des plus fatigantes sous la pluie et sur un terrain boueux et glissant; mais nous sommes heureux d'avoir déjoué les projets du roi et de son ministre, qui nous croient sur les bords du Nyanza, tandis que nous sommes près de nos chers confrères.

Le lendemain, l'infatigable P. Lourdel se rendait chez Sa Majesté pour lui annoncer notre arrivée à Sainte-Marie. Mouanga parut fort étonné, mais accepta le fait accompli.

Quelques jours après, nous allâmes, les Pères Lourdel, Denoit et moi, lui rendre visite, et lui payer sous

forme de cadeau le prix de notre voyage sur le lac. J'avoue que j'eus besoin de prendre mon cœur à deux mains pour faire cette visite et offrir ce cadeau ; s'en abstenir, c'eût été ruiner complètement la Mission.

Mouanga, en me voyant, parut un peu embarrassé, mais il retrouva bientôt son aplomb.

Pauvre roi ! Qu'il est différent du jeune prince qui vint avec émotion me serrer la main, quand je m'éloignais de l'Ouganda, il y a trois ans !

Alors il était affable, plein de confiance en nous. Maintenant, sa figure est contractée, son regard indécis, égaré, son sourire faux, grimaçant ; ses discours manquent de suite. Autrefois, sans se montrer très fervent dans la pratique de la religion, il l'estimait et était heureux de voir ses esclaves l'embrasser ; aujourd'hui il la regarde comme une ennemie et la persécute.

Tant qu'il s'inspira de ses maximes et qu'il eût pour conseillers des chrétiens pieux et éclairés, son gouvernement fut sage ; mais depuis qu'il n'écoute plus que ses caprices et les insinuations perfides des sorciers, ou des païens hypocrites et ambitieux, il ressemble à un pilote sans boussole, et toutes les décisions qu'il prend sont contraires à ses propres intérêts. Puisse-t-il enfin ouvrir les yeux et comprendre qu'un roi ne saurait avoir un règne prospère et véritablement glorieux, s'il ne s'efforce, avant tout, de rendre gloire à Dieu et de favoriser sa religion.

Sans lui adresser des reproches amers, qui n'auraient fait que l'irriter et aggraver la situation, nous lui fîmes remarquer que la ligne de conduite qu'il

venait d'embrasser lui enlevait ses meilleurs sujets, et qu'elle éloignerait les étrangers de son royaume. Nous ajoutâmes que, dans de telles conditions, nous ne pouvions rester ici en grand nombre, et je le priai de me donner des barques pour reprendre le chemin du Sud.

Cette demande parut l'étonner beaucoup ; il déclara qu'il ne pouvait consentir à me laisser partir si vite, mais il se garda bien de nous faire espérer la fin de la persécution. Nous insistâmes. Il finit par me permettre de partir et chargea Adolphe Nantinda, présent à l'audience, d'aller réunir les pirogues.

Connaissant la lenteur avec laquelle se font ici les choses, j'étais sûr d'avoir plus que le temps nécessaire pour administrer la confirmation aux néophytes qui pourraient parvenir jusqu'à nous ; car, tant que durera la persécution, il ne nous sera pas permis de parcourir les villages ; nos chrétiens eux-mêmes ne pourront guère venir à la Mission en plein jour, et, comme dans la primitive Eglise, nous devons les réunir à la faveur des ténèbres.

Durant mon séjour d'un mois à Sainte-Marie de Roubaga, il ne s'est guère passé de nuit où je n'aie reçu la visite de plusieurs d'entre eux. J'ai pu ainsi confirmer quatre-vingt dix-sept des mieux préparés. Il m'est arrivé de me lever quatre et cinq fois dans la même nuit pour recevoir quelqu'un de ces chers visiteurs. Je ne saurais dire combien j'ai été touché, en voyant les merveilleux effets que la grâce a produits dans ces âmes, hier encore plongées dans les erreurs du paganisme.

Nos chrétiens s'attendent, d'un moment à l'autre, à être livrés aux bourreaux ; mais ils ne s'en inquiètent pas et envisagent les supplices et la mort avec ce courage calme, que seule peut donner une foi inébranlable : « Les bourreaux, nous disaient-ils souvent, peuvent bien tuer le corps, mais ils ne sauraient tuer l'âme. Ils nous feront souffrir, il est vrai, mais à ces souffrances d'un moment succédera un bonheur sans fin. » Plusieurs nous ont demandé si se cacher n'était pas une sorte d'apostasie, et s'il ne serait pas mieux d'aller se déclarer chrétien devant les persécuteurs.

Les saintes dispositions de ces âmes généreuses nous consolait et nous faisaient trouver courtes les heures que nous passions à les instruire et à les exhorter. Cependant la nature finissait par réclamer impérieusement ses droits, et, pressés par le sommeil, nous essayions de congédier nos visiteurs :

— Permettez-moi de rester, nous disait alors l'un, demain je dois être conduit chez le roi, et probablement de là à la mort ; je ne vous verrai plus en ce monde.

— Ce n'est qu'avec peine, disait un autre, et en faisant un cadeau à mon geôlier que j'ai été délivré des entraves qui serraient mes pieds, et autorisé à aller dire adieu à mes amis. C'est donc pour la dernière fois que je m'entretiens avec vous.

Comment être insensibles à de telles prières ? Nous prolongions donc nos entretiens, qui avaient le plus souvent pour objet la vanité des plaisirs de ce monde, la brièveté de la vie la plus longue, les joies du ciel, et le bonheur de le gagner d'un seul coup en mou-

rant pour Dieu. Quelquefois nous nous faisons raconter les supplices des néophytes qui avaient consommé leur sacrifice, ou les souffrances de ceux qui étaient encore dans les fers. Nos conversations, loin d'être tristes, étaient animées d'une douce gaieté, et la vue du visage épanoui de ces confesseurs de la foi, les aimables plaisanteries dont ils égayaient leurs récits, nous faisaient oublier un instant la rude épreuve que traversait notre Eglise naissante. Ceux dont la vie était plus en péril attendaient jusqu'après minuit afin de pouvoir communier, et, fortifiés par ce pain céleste, ils s'en allaient courageusement affronter les combats du lendemain.

En plein jour, nous recevions seulement quelques rares visiteurs, que nous cachions dans les compartiments les plus retirés de notre grande case, la prudence nous faisant une loi d'ordonner à nos néophytes de se tenir cachés dans leurs campagnes tant que durerait l'orage.

Mathieu Kisoulé, grand armurier du roi, pouvait cependant venir chez nous sans trop s'exposer. Seul ouvrier habile dans son art, il est nécessaire à Mouanga. Les espions de Sa Majesté le savent et ne songent pas à mettre la main sur lui. Aussi, il va et vient librement et ne laisse passer aucun dimanche sans venir prier dans la chapelle de la mission.

Le roi n'ignore pas son attachement à notre sainte religion et pour l'intimider il lui dit souvent : « Je sais que tu pries ... je te ferai tuer, ou pour le moins je te ferai couper les oreilles. » Un jour qu'il avait reçu un encouragement de ce genre, Mathieu me dit en

riant : « Vois ces oreilles, elles ne sont plus à moi, le kabaka va m'en débarrasser un de ces jours. »

Kisoulé possède plusieurs campagnes. Son art lui procure quantité de cotonnades, de cauris, nombre de bœufs et de chèvres. Il profite de son aisance pour exercer la charité, surtout à l'égard des chrétiens. Les catéchumènes qui demeurent trop loin de la mission logent chez lui pour pouvoir plus facilement suivre nos catéchismes. Il reçoit tous les chrétiens malades, et les soigne comme ses enfants. Ceux de nos néophytes qui sont repoussés par leurs parents encore païens trouvent chez lui un asile assuré, et il lui est arrivé d'avoir ainsi à sa charge plus de cent personnes. Sa grande charité ne s'arrête pas là. Il fournit des vivres aux chrétiens qui sont dans les fers, arrache celui-ci aux tortures en faisant un cadeau aux bourreaux, rachète la femme de celui-là. Voyant tous les jours beaucoup de monde, il est au courant de ce qui se dit et se fait, et nous donne, dans ces jours mauvais, les plus utiles renseignements. C'est par lui que nous avons connu les supplices infligés à plusieurs des victimes de la persécution.

Le nombre de ceux qui sont morts pour la foi, au dire des Baganda, dépasserait cent. Jusqu'ici cependant nous n'avons pu connaître qu'une quarantaine de noms.

Voici les détails qu'on nous a donnés sur les derniers moments de quelques-uns de ces confesseurs de la foi.

Charles Louanga, chef des pages chrétiens dont il a été parlé plus haut, fut séparé de ses compagnons.



Peut-être espérait-on amener plus facilement ceux-ci à renoncer à la foi.

Le bourreau Senkolé, pour faire preuve de zèle, pria le roi de lui livrer Charles, promettant de le torturer comme il le méritait. Il le brûla donc lentement en commençant par les pieds. En attisant le feu il lui disait :

— Allons ! Que Dieu vienne et te retire du brasier !

Le martyr lui répondit avec calme :

— Pauvre insensé ! Tu ne sais pas ce que tu dis. En ce moment c'est de l'eau que tu verses sur mon corps, mais, pour toi, le Dieu que tu insultes te plongera un jour dans le véritable feu.

Après quoi, se recueillant en lui-même, il supporta son long supplice sans proférer aucune plainte.

Les trois plus jeunes des pages, Siméon Sébouta, Denys Kamiouka et Ouélabé, simple catéchumène, excitèrent la compassion du chef des bourreaux. Le vieux Mkadjanga qui, dans sa longue carrière d'exécuteur des hautes œuvres, n'avait jamais eu à exercer ses cruautés sur des enfants d'un âge si tendre, résolut de les sauver. Il leur dit donc :

— Déclarez simplement que vous ne prierez plus et le kabaka vous accordera votre grâce.

— Nous ne cesserons pas de prier tant que nous vivrons, répondirent les enfants.

Mkadjanga n'insista pas, espérant que la vue du supplice de leurs camarades produirait plus d'effet que ses paroles. On les conduisit donc avec les autres sur la colline de Namougongo, qui s'élève en face de Sainte-Marie de Roubaga. Ils étaient une vingtaine.

Une grande quantité de roseaux secs avait été réunie au sommet de la colline. Les bourreaux en firent de gros fagots dans chacun desquels ils renfermèrent et lièrent une des victimes. Comme ils n'en faisaient pas pour Siméon, celui-ci se croyant mis au rebut s'écria : « Où est donc mon fagot à moi ? Tous en ont un, moi aussi je veux le mien. »

On fit semblant de se rendre à ses réclamations et on le lia comme ses compagnons, mais on le mit à part ainsi que Denys et Ouélabé.

Les fagots terminés, on les entassa les uns sur les autres.

Parmi les condamnés se trouvait le fils même de Mkadjanga, le jeune catéchumène Mbagha. Le malheureux père avait essayé de tous les moyens pour lui arracher un mot qui ressemblât à une apostasie, mais en vain. En vain aussi avait-il espéré que la vue des préparatifs du supplice changerait ses dispositions ; l'enfant s'était laissé lier dans le fagot sans mot dire. Au dernier moment, le père tente un suprême effort.

— Mon fils, lui dit-il, consens simplement à ce que je te cache chez moi ; personne n'y pénètre, et on ne pourra t'y découvrir.

— Père, répond l'enfant, je ne veux pas être caché. Tu n'es que l'esclave du roi. Il t'a ordonné de me tuer ; si tu ne me tues pas, tu t'attireras des désagréments et je veux te les épargner. Je connais la cause de ma mort : c'est la religion. Père, tue-moi !

Alors Mkadjanga, pour épargner à son fils les horreurs du supplice du feu, ordonna à un de ses hommes

de le délier et de lui asséner un fort coup de bâton à la nuque. C'est ainsi qu'on exécute les *amis*. Le corps fut renfermé dans les roseaux et remis en place.

Après cette première exécution, le feu fut mis aux fagots, du côté des pieds des victimes afin de les faire souffrir le plus longtemps possible, et dans l'espoir que plusieurs renonceraient à la religion aux premières atteintes de la flamme. Vain espoir ! Les martyrs ouvrent la bouche, il est vrai, mais c'est pour réciter ensemble, à haute voix, les prières que nous leur avons apprises.

Cependant les bourreaux leur crient :

— Sachez que ce n'est pas nous qui vous tuons ; c'est *Nendé* qui vous tue ! C'est *Mkasa* qui vous tue ! C'est *Kibouka*... Ce sont tous nos dieux qui vous tuent, ceux que vous appeliez avec mépris des démons.

Plusieurs voix sortant du milieu des flammes répondent : « Si ce sont les démons qui nous tuent, vous êtes donc leurs ministres ! »

Une demi-heure après, les roseaux étaient consumés et l'on n'apercevait plus qu'une rangée de cadavres à moitié brûlés et couverts de cendres.

Le petit Siméon et ses deux compagnons contemplaient ces restes fumants et attendaient avec impatience que leur tour arrivât. « Ne vous tourmentez pas, leur disaient les bourreaux, nous vous réservons pour terminer la fête, si toutefois vous persistez dans votre entêtement, car nous vous épargnerons si vous renoncez à la religion. »

Les jeunes pages se montrèrent inébranlables. Le vieux Mkadjanga, qui, pour la première fois de sa vie,

voyait des enfants mépriser ainsi la mort, n'en pouvait croire ses yeux. Il décida de les délier et de les faire reconduire en prison. Désolés de voir s'évanouir leurs plus douces espérances, les pauvres petits dirent au bourreau : « Pourquoi ne pas nous tuer ? Nous sommes chrétiens aussi bien que ceux que vous venez de brûler ; nous n'avons pas renoncé à notre religion, nous n'y renoncerons jamais. Inutile de nous remettre à plus tard. »

Mkadjanga fut sourd à leurs plaintes. Peut-être Dieu, ne voulant pas que les détails de la fin héroïque des pages de Mouanga restassent ignorés, inspira-t-il au vieux bourreau d'épargner ces trois enfants, témoins irrécusables de leur glorieux martyre. Ils furent donc ramenés en prison.

Quelques jours après, Mkadjanga dit au roi qu'il les avait réservés, espérant que n'étant plus influencés par leurs mauvais camarades, ils se repentiraient. Mouanga le blâma, sans cependant ordonner de les tuer.

Un de nos chrétiens, digne, lui aussi, de cimenter de son sang les fondements de l'Eglise naissante de l'Ouganda, était depuis longtemps signalé à la rage des ennemis de Dieu. C'était Mathias Mouroumba, baptisé le 8 mai 1882. Il s'était toujours montré austère observateur de la religion, ne comprenant pas que, le bon chemin une fois connu, on pût s'en écarter. Depuis son baptême, il vivait paisiblement avec sa femme chrétienne et ses enfants auxquels il enseignait lui-même le catéchisme et les prières, exerçant les fonctions de juge de paix dans un des principaux

districts du pays. Il fut arrêté dès les premiers jours de la persécution. On le conduisit devant le ministre qui, jetant sur lui un regard de mépris, demanda :

— C'est là Mouroumba ? C'est lui qui, à son âge, a embrassé la religion ?...

— Oui, c'est moi.

— Pourquoi pries-tu ?

— Parce que je veux prier.

— Tu as chassé toutes tes femmes, c'est donc toi-même, demande alors le ministre d'un ton moqueur, qui prépares ta nourriture ?

— Est-ce à cause de ma maigreur, répond Mathias, ou à cause de ma religion, qu'on m'a conduit à ton tribunal ?

S'adressant alors aux bourreaux, le ministre crie : « Emmenez-le et tuez-le. »

— C'est ce que je désire, répond Mathias.

— Bourreaux, continue le ministre, qui se sentait humilié par tant de fermeté, vous lui couperez les pieds et les mains, et lui enlèverez des lanières de chair sur le dos. Vous les ferez griller sous ses yeux.

Et souriant malicieusement, il ajoute : « Dieu le délivrera ! »

Mathias, blessé au vif par l'outrage qu'on fait à Dieu en lui portant un défi, réplique avec une noble fierté : « Oui, Dieu me délivrera, mais vous ne verrez pas comment il le fera ; car il prendra avec lui mon être raisonnable, et ne vous laissera entre les mains que l'enveloppe mortelle. »

Mkadjanga se mit en devoir d'exécuter scrupuleusement l'ordre barbare du ministre.

Pour ne pas être troublé par les spectateurs, il conduisit l'intrépide chrétien sur la colline sauvage de Savaridja.

On dit que Mathias, les mains liées et la corde au cou, suivait les bourreaux d'un pas alerte et le visage rayonnant de joie. Son ami Luc Banabakintou, baptisé le même jour que lui, fervent chrétien comme lui, était conduit en même temps au supplice.

En route, les bourreaux rencontrèrent un homme qu'ils soupçonnèrent, on ne sait pourquoi, d'être chrétien, et, sans autre forme de procès, le garrottèrent pour le tuer avec les deux autres. Mathias intercédait pour lui : « Je connais ceux qui prient, dit-il, celui-là ne prie pas, laissez-le aller. » L'homme fut relâché.

Arrivé au lieu du supplice, Mkadjanga coupa avec sa hache les pieds et les mains de Mathias, et les fit griller sous ses yeux. L'ayant ensuite couché face contre terre, ses aides lui enlevèrent des lanières de chair qu'ils grillèrent de même. Ces horribles tourments n'arrachèrent aucune plainte à l'héroïque chrétien.

Les bourreaux usèrent de tout leur art pour empêcher l'écoulement du sang et ménager ainsi au martyr une longue et cruelle agonie. Ils n'y réussirent que trop, car on nous a raconté que, trois jours après, des esclaves qui allaient couper des roseaux, étant passés par là, entendirent une voix qui les appelait. Ils s'approchèrent. Le mourant les pria de lui donner un peu d'eau ; mais, épouvantés à la vue de ce malheureux si horriblement mutilé, ils prirent la fuite et le laissèrent consommer son sacrifice, privé, comme le divin

Maître, du moindre soulagement au milieu des plus atroces souffrances.

Les hyènes et les oiseaux de proie, si nombreux dans l'Ouganda, auraient, dit-on, respecté son corps, qui se serait desséché au soleil. Nous n'avons pu encore nous assurer du fait.

Pour Luc, il eut simplement la tête tranchée.

Tandis que les bourreaux exécutaient Mathias, une bande de pillards se dirigeaient vers ses bananeraies : pour s'emparer de sa femme, de ses enfants, du peu qu'il possédait et des chrétiens qui demeuraient chez lui. Parmi ces derniers se trouvait un jeune homme, baptisé depuis quelques mois seulement, nommé Noé Mouaggali. Il se faisait remarquer par la douceur de son caractère non moins que par sa piété. Son chef, Mkouenda, l'estimait beaucoup à cause de son adresse dans les ouvrages de poterie, mais craignant de s'attirer la colère du roi, il le livra aux pillards, qui le percèrent de leurs lances.

Sa sœur, qui était occupée dans la bananeraie, voyant arriver des gens armés, alla se cacher et ne sortit de sa retraite que lorsqu'ils furent partis après avoir tout saccagé. Elle apprit alors que son frère venait d'être tué à cause de sa religion. Aussitôt, elle court après les assassins, et les ayant rejoints, leur dit : « Vous avez tué mon frère parce qu'il priait ; je prie comme lui, tuez-moi donc aussi. »

Un tel courage dans une jeune fille jeta la stupéfaction parmi les pillards. Mbougano, leur chef, en fut ravi et résolut de la conserver pour en faire son épouse. Mais elle lui déclara qu'elle n'y consenti-

rait jamais. Soit par bonté naturelle, soit par superstition, Mbougano n'insista pas. Il résolut même de sauver la vertu de l'héroïne, et, au lieu de la livrer au roi qui l'aurait vendue, il la cacha et vint nous demander si nous ne pourrions pas lui donner asile, ajoutant que c'était à contre-cœur qu'il avait exécuté les ordres de Mouanga et pillé le village de Mathias, dont il serait heureux de nous remettre les enfants avec les autres chrétiens qu'il avait pris. Nous acceptâmes ses propositions, et en ce moment la sœur de Noé est dans une des familles du petit village bâti près de la mission, remerciant Dieu de l'avoir placée dans un milieu si favorable à la pratique de la religion. Elle sert de mère aux petits enfants de Mathias, dont l'un n'a guère que deux ans. C'est ainsi que la bonté paternelle de la Providence veille sur les orphelins du généreux martyr.

Le mépris que les chrétiens ont montré pour la mort et leur calme au milieu des tortures ont singulièrement étonné le roi, les bourreaux et tous les païens. Ils ont dit que nous jetions, sur ceux qui venaient se faire instruire, un « sort » dont ils ne pouvaient plus se débarrasser, et qui leur faisait mépriser tous les agréments de la vie et trouver douces les horreurs de la mort.

Pour délivrer sa fille de ce malheureux « sort », un seigneur du pays a eu recours à un expédient aussi barbare que ridicule. Il avait épuisé caresses et menaces pour la faire renoncer à la religion. Voyant que tout était inutile, il s'arma d'un coutelas et fit, à la tête et sur le corps de la jeune chrétienne, de pro-



fondes entailles en disant : « Il faudra bien que, par ces ouvertures, s'en aillent la mauvaise doctrine qu'on t'a inculquée et le sort qu'on t'a jeté ! » Il coula beaucoup de sang, mais la doctrine et le sort restèrent.

Tels sont les détails que je puis vous donner aujourd'hui, je les compléterai à mesure qu'ils me seront connus.....



Donnant connaissance de la Lettre qu'on vient de lire à son ami Monseigneur l'évêque de Rodez, le Cardinal Lavignerie exprimait ainsi son enthousiasme : « C'est une des plus belles choses de notre temps que cette lettre et ce récit. Je l'ai couverte de mes larmes d'admiration, de foi, et de honte aussi de me trouver si loin de ces chrétiens héroïques, nés d'hier, et aujourd'hui l'exemple et la gloire du monde catholique. »

Sur sa demande, Monseigneur Livinhac fut autorisé par le Saint-Siège à commencer immédiatement les premières informations préparatoires à la béatification et à la canonisation des généreux Confesseurs de la foi. Un tribunal fut donc constitué pour recueillir tous les témoignages relatifs aux circonstances de leur martyre.

L'enquête fut ouverte en novembre 1887 et se poursuivit jusqu'au mois d'août de l'année suivante, époque où les menaces de persécution d'abord, puis la révolution qui détrôna Mouanga et finalement l'expulsion violente des missionnaires, mirent le tribunal dans l'impossibilité de continuer ses travaux.

Mais heureusement on avait pu entendre les dépositions de quelques néophytes sur vingt-deux des victimes de la persécution. « Celle-ci qui durait toujours plus ou moins sourde, écrivait le P. Denoit, ne nous a pas permis d'interroger les infidèles, témoins oculaires de leur supplice, et notre expulsion de l'Ouganda ne nous a même pas permis de compléter l'enquête pour réunir un plus grand nombre de témoignages auprès de nos chrétiens, qui d'ailleurs, obligés par la persécution de fuir et de se cacher, n'ont, pour la plupart, rien vu par eux-mêmes.

« Il y a beaucoup d'autres chrétiens mis à mort pour la foi, dont les noms sont connus, mais sur lesquels il nous a été impossible d'avoir des renseignements assez précis.

« Il en est d'autres, peut-être plus nombreux encore, dont nous n'avons même pu connaître les noms, et qui ont souffert pour la foi, soit à la capitale, soit surtout dans les districts éloignés, comme le prouvent les bruits qui ont circulé et circulent autour de nous. »

\* \*

Plus de vingt ans se sont écoulés depuis la mort de ces généreux martyrs.

Les plus graves bouleversements politiques et religieux ont changé la face de l'Ouganda, mais il n'entre pas dans le cadre de cette notice d'en faire le récit. Qu'il nous suffise de dire que, là comme partout, les persécuteurs ont reçu dès ce monde le châtement de leur crime.

Mouanga, dont le nom seul faisait trembler toutes les tribus riveraines du Victoria-Nyanza, et qui s'était cru assez fort pour empêcher la religion du vrai Dieu de s'établir dans ses Etats, essaya en vain d'échapper à la domination anglaise. Vaincu, fait prisonnier, détrôné et exilé aux îles Seychelles, il y est mort à peine âgé de quarante ans, dans le mépris et l'abandon.

Le katikiro, dont les insinuations perfides avaient inspiré au jeune roi la haine du nom chrétien, dut fuir devant les bandes musulmanes de l'usurpateur Karéma. Grièvement blessé, il se réfugia dans une case à laquelle on mit le feu, et périt ainsi par le même supplice qu'il avait fait subir à l'héroïque troupe des pages.

D'autres, moins connus, ont eu une fin également tragique.

\* \*

Ajoutons que dans l'Ouganda aussi s'est réalisée la parole de Tertullien et que le sang des Martyrs y est devenu une semence de chrétiens.

Au moment de la persécution le nombre des baptisés n'était guère que d'un millier. A l'heure où nous écrivons ces lignes, cette Mission, dont le Saint-Siège a détaché de grandes étendues de territoire pour créer trois nouveaux Vicariats apostoliques, compte cependant 98 000 néophytes et 112 500 catéchumènes.

En 1886, un évêque, 7 prêtres, et 2 Frères coadjuteurs étaient les seuls ouvriers apostoliques ; aujourd'hui l'Evêque a pour collaborateurs 87 missionnaires prêtres, 11 Frères coadjuteurs, 16 Religieuses de Notre-Dame d'Afrique et 930 catéchistes.

Dieu bénit visiblement leurs travaux. La masse des chrétiens se montre d'une admirable fidélité dans la pratique de tous les devoirs religieux : assistance aux offices les dimanches et jours de fête, souvent même pendant la semaine ; observation des lois du jeûne et de l'abstinence dans toute leur rigueur primitive ; fréquentation des sacrements de Pénitence et d'Eucharistie. En 1908 les missionnaires ont entendu 483 774 confessions et distribué 634 587 communions, chiffre éloquent, surtout si l'on songe que plus de la moitié des néophytes habitent à un et plusieurs jours

de marche des stations. Les Baganda ont pour la Vierge Marie une confiance sans bornes ; ils recourent à elle, comme des enfants à leur mère, et portent tous sa médaille autour du cou. Le chapelet est leur prière favorite.

Nous pouvons donc le répéter en toute vérité, le sang des martyrs a été dans l'Ouganda une semence de chrétiens, et de chrétiens nombreux et fervents.

Que ceux qui liront ces pages veuillent bien par leurs prières hâter le jour où il sera permis de rendre un culte public aux premiers Martyrs Nègres, et d'assurer à leur race trop délaissée jusqu'à ces derniers temps, et aux missionnaires qui travaillent à sa conversion, de puissants protecteurs auprès de Dieu !

L. B.

